

Autoethnographie queer de l'expérience d'intervention avec le GRIS-Montréal

Alexis Poirier-Saumure¹

Ce chapitre est une version légèrement retravaillée de mon projet de maîtrise, dont je traiterai dans un instant. Ce n'est donc pas un article traditionnel dans la mesure où je ne présente pas les résultats de ma recherche (qui n'avait évidemment pas été réalisée au moment où le texte a été écrit). C'est aussi pourquoi la structure du texte n'a pas la même fluidité qu'un article. L'objectif premier du texte était d'articuler des éléments requis par des exigences formelles relatives à la production d'un mémoire. J'ai choisi de soumettre mon projet pour publication, car c'est un document qui ne voit jamais le jour : une fois déposé et approuvé, il tombe généralement dans l'oubli, et n'est souvent qu'une formalité. Or, sa production est un moment épistémologique important et il m'a paru pertinent de lever le voile sur cette étape du processus académique où le geste d'écriture est plus ouvert, humble et incertain.

Dans le cadre de mon mémoire de maîtrise en Sciences de la communication, je procède à une autoethnographie dont le sujet est ma propre expérience d'intervenant bénévole pour l'organisme GRIS-Montréal (ci-après, GRIS), une organisation sans but lucratif qui visite les écoles secondaires de la grande région de Montréal dans une optique communautaire d'éducation anti-homophobie. L'autoethnographie est une méthode de recherche qualitative qui a émergé dans les années 1980 et dont la principale caractéristique est la possibilité pour la personne qui la pratique de mener une recherche scientifique sur son expérience personnelle d'un phénomène donné. Elle fut l'une des réponses à une crise dans les sciences sociales concernant la nécessité de considérer le rôle inévitable que joue la subjectivité des chercheurs. r. se. s dans le savoir qu'elles produisent ; elle visait aussi à s'éloigner une fois pour toutes de l'idéal d'objectivité scientifique, notion issue des sciences naturelles n'ayant pas sa place en sciences sociales (Butz et Besio, 2009). L'autoethnographie en question ici porte principalement sur les interventions effectuées avec le GRIS entre octobre et décembre 2017. Toutefois, les quelques interventions effectuées au printemps 2017, le séjour de formation suivi en novembre 2016, ainsi que le travail dirigé¹ déposé en juin 2016 à la faculté des Arts et Sciences de l'UdeM dans le cadre de mon Diplôme d'études supérieures spécialisées (DÉSS) en journalisme, qui portait sur l'ouvrage *Modèles recherchés* (Pilon, 2015) publié

¹ Alexis Poirier-Saumure est candidat au doctorat à l'Université Concordia. Il a cofondé *Minorités Visibles*, la première revue sur les enjeux féministes, de genres et de sexualités à l'Université de Montréal. Ses recherches actuelles portent sur les possibilités de forger des pratiques pédagogiques critiques, queer et anti-oppressives dans le contexte du nouveau programme québécois d'éducation sexuelle, grâce à une méthodologie collaborative avec des actrices et des acteurs des milieux scolaire (secondaire), communautaire et universitaire.

en collaboration avec le GRIS en 2015, feront également partie des expériences et du matériel avec lesquels je bâtis mon mémoire.

Ce projet de recherche est au départ un geste queer, dans la mesure où il se nourrit largement à la source d'un certain corpus théorique queer (à l'intersection large et toujours perméable des sciences de la communication, de la sociologie et de la pédagogie s'intéressant aux questions de sexualité et d'identité), mais aussi parce que son souffle premier en est un de problématisation des normativités et des exclusions inhérentes au discours dominant anti-homophobie, au travers d'une pratique autoethnographique qui mettra en jeu ma propre expérience face à elles. C'est aussi un geste pédagogique et critique, dans la mesure où le travail contre l'homophobie en est un d'éducation, et que le discours dominant anti-homophobie, qui a en quelque sorte normé cette éducation, doit être remis en cause. Cette critique concerne premièrement la prévalence de la normalisation par le récit intime comme stratégie d'éducation anti-homophobie. Je souhaite également remettre en question les modalités temporelles des interventions du GRIS (ponctuelles et non récurrentes) par rapport à la possibilité d'une intégration plus complète de l'éducation contre l'homophobie dans les cursus scolaires. Mon interrogation passe également par une problématisation des réalités affectives et intimes qui font partie intégrante du travail du GRIS, mais également de tout travail pédagogique qui requiert une implication narrative et émotive en lien avec des questions de sexualité, d'identité et d'oppression. Ma position, caractérisée par la tension existant entre le milieu du travail communautaire et le milieu académique, est également un élément fondateur du présent projet : à l'instar de Jack Halberstam, je souhaite que la théorie queer se défasse de ses œillères académiques, et que se multiplient les sites de sa productivité (Halberstam, 2003, p. 363). C'est par l'autoethnographie d'une expérience d'intervention avec le GRIS que j'espère atteindre, ou du moins évoluer vers, mon objectif dans cette recherche : une tentative d'articulation de la perspective queer et du travail anti-homophobie tel que mené par le GRIS.

Dans les pages à venir, je présenterai d'abord le GRIS et les détails de ma rencontre avec l'organisme. La deuxième section constitue un aperçu du cadre théorique de ma recherche ainsi que sa problématique : je débiterai avec une discussion, orientée par Foucault, sur les liens entre discours et pouvoir, qui permettra de comprendre comment un organisme comme le GRIS peut générer des normes. Puis, à partir de la notion de récits sexuels du sociologue Ken Plummer, je réfléchirai à la manière dont même les récits de notre propre expérience sont régis par des normes : le fait de raconter sa propre histoire ne nous soustrait pas à cet effet du discours. Ensuite, je développerai sur un certain nombre d'auteur.e.s queer dont les apports critiques me permettent de mobiliser une critique productive de l'hétéro/homonormativité. Je poursuivrai avec une discussion sur la tension entre les exigences du GRIS et la nature intime des interventions basées sur des récits personnels, afin de caractériser ma posture pédagogique queer, penchant plutôt du côté de l'éveil critique que de la normalisation. Cette section se

conclura par l'élaboration de ma problématique et mes questions de recherche. En troisième et dernier lieu, je procéderai à une présentation explicative de ma méthodologie autoethnographique avant de conclure brièvement.

Présentation de l'organisme, du travail d'intervention et de mon engagement avec et autour du GRIS

Le GRIS-Montréal est un organisme communautaire qui visite les écoles secondaires de la grande région de Montréal afin de parler d'homosexualité et de bisexualité pour faire reculer l'homophobie, très présente dans ces milieux (Chamberland et al., 2010 ; Chamberland, Richard et Bernier, 2013). Pour ce faire, des bénévoles sont formé.e.s afin d'aller se présenter dans les classes, dans le but de démystifier l'homosexualité et de faire tomber les préjugés négatifs autour des personnes LGB (lesbiennes, gaies et bisexuelles). L'expression *démystifier*, revendiquée par le GRIS², est typique du discours dominant anti-homophobie, qui mise sur l'apprentissage d'une réalité méconnue, la personification et l'inclusion comme principales stratégies contre l'oppression homophobe : « This story of learning sees homophobia as a problem of ignorance, of not knowing any lesbian and gay folks. According to the proponents of lesbian and gay inclusion, with representation comes knowledge, with learning about lesbians and gays comes the realization of the latter's normalcy, and finally a happy end to discrimination » (Luhmann, 1998, p. 120). Ce positionnement, apolitique en ce qu'il n'aborde pas l'éducation anti-homophobie de manière critique et antinormative, est à la base du travail du GRIS, ainsi que le premier lieu de ma problématisation de son action.

Le *modus operandi* du GRIS est systématique : les bénévoles sont toujours en paire (une lesbienne et un gai, une lesbienne et un.e bisexuel.le, un gai et un.e bisexuel.le) et doivent d'abord se présenter succinctement (nom, âge, occupation, orientation sexuelle [soit gai, lesbienne ou bisexuel.le], statut civil, âge du *coming out*, en couple ou pas, désir d'enfant, mariage, etc.) pour ensuite répondre à toutes les questions pouvant être posées par les élèves. Le GRIS exige de ses bénévoles des réponses sous forme de récits personnels : il est primordial, suivant sa méthode, de personnaliser les réponses, de les ancrer dans nos expériences vécues afin de *personnifier* la non-normativité sexuelle telle qu'appréhendée par le GRIS, au lieu de n'en faire que le sujet d'une présentation. Outre les questions posées par les élèves et les choix narratifs qu'effectuent les intervenant.e.s dans l'immédiat de l'intervention, la présence du/de la co-intervenant.e est un facteur déterminant puisque les deux bénévoles doivent répondre à toutes les questions : les propos de ma partenaire d'intervention fournissent donc aussi des possibilités narratives.

J'ai commencé à m'intéresser au GRIS au printemps 2015, à l'occasion de la sortie de l'ouvrage *Modèles recherchés : L'homosexualité et la bisexualité racontées autrement (MR)* (Pilon, 2015). Il s'agit d'un recueil de témoignages d'intervenantes et

d'intervenants du GRIS. Les témoignages agencés dans *MR* ont été recueillis par Robert Pilon, directeur général du GRIS-Montréal de 2003 à 2012. Dans le cadre du livre, les questions posées aux intervenantes pour générer les témoignages sont fort simples, afin de laisser libre cours à l'action de raconter son histoire et son identité, mais aussi afin de poursuivre avec le même genre de questions auxquelles les bénévoles du GRIS-Montréal peuvent faire face en classe.

Au terme de la rédaction de mon travail dirigé à propos de l'ouvrage, qui a pris la forme d'une analyse critique du discours, j'ai eu l'occasion de participer à deux colloques, lors du printemps 2016, durant lesquels j'ai présenté l'essentiel de mes conclusions concernant l'impasse que représente la présence d'un discours hétéro/homonormatif dans le travail d'intervention du GRIS. Le premier était *Multitudes queer* : la présentation que j'y ai faite est une étape importante dans le cheminement qui m'a mené à l'élaboration du présent projet. Lors du second colloque, à ma grande surprise, la directrice générale du GRIS s'est présentée pour entendre ma communication, accompagnée d'un autre responsable de l'organisme. Elles ont écouté mes propos avec ouverture et m'ont fait une proposition qui m'a directement mené au travail que je planifie aujourd'hui : celle de devenir intervenant pour le GRIS. Je les ai ensuite rencontrés à l'automne 2016 afin de leur présenter mon projet d'autoethnographie, en précisant que mon sujet de recherche n'était pas le GRIS en tant que tel, mais bien mon expérience d'intervention avec l'organisme, en tension entre les milieux communautaires et académiques. Loin d'être un détail, cette précision insiste non seulement sur l'importance de problématiser ma double identité (chercheur et intervenant) dans le processus d'intervention, mais aussi d'éviter les complications éthiques reliées au travail avec des mineurs ainsi que de ne pas m'imposer au GRIS comme étant venu pour les étudier. Mon intérêt ici n'est donc pas d'analyser le travail de l'organisme, mais bien de voir ce qui émergera de mon expérience, située telle qu'elle l'est.

Fondements théoriques et problématisation

Foucault et la relation entre discours et pouvoir : le travail du GRIS

Une problématisation discursive de mon expérience au sein du GRIS-Montréal ne peut se passer de convier la pensée de Foucault sur les liens entre discours et pouvoir. En effet, la vision foucauldienne du discours va plus loin qu'une vision de ce dernier comme écran : « le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer » (Foucault, 1971, p. 12). Ce lien est révélé dans toute sa clarté lorsque l'on considère le foisonnement de procédures de régulation du discours sur la sexualité que Foucault dénombre. Selon lui, la sexualité est une région discursive plus densément régulée que

bien d'autres (Foucault, 1971). Il l'aborde, s'inscrivant à rebours de l'idée générale selon laquelle la sexualité a été historiquement censurée ou dissimulée, en affirmant plutôt qu'elle a été le lieu d'une formidable prolifération discursive destinée à la réguler (Foucault, 1976, p. 47). Notre obsession de vérité sur la sexualité, que Foucault a identifiée avec le plus d'éclat (le premier tome de *L'histoire de la sexualité* est bien *La volonté de savoir*), montre bien de quelle manière la volonté de vérité peut être une « prodigieuse machinerie destinée à exclure », davantage qu'une « richesse, fécondité » (Foucault, 1971, p. 22).

Foucault nous enjoint donc à considérer tout discours sur la sexualité comme une régulation. Dans ce contexte, le discours anti-homophobie du GRIS, malgré la perception sociale positive dont il jouit en tant qu'organisme communautaire et en tant que voix contre l'homophobie, doit tout de même être appréhendé en tant que régulateur. Il est utile, dans ce cas, de voir ce que Foucault a à dire sur ce qui se profile derrière cette accumulation de discours sur la sexualité :

Car cette mise en discours du sexe n'est-elle pas ordonnée à la tâche de chasser de la réalité les formes de sexualité qui ne sont pas soumises à l'économie stricte de la reproduction [...] n'est-elle pas ordonnée à un souci élémentaire : assurer le peuplement, reproduire la force du travail, reconduire la forme des rapports sociaux ; bref aménager une sexualité économiquement utile et politiquement conservatrice ? (Foucault, 1976 p. 50).

On reconnaît dans cet énoncé une forme de préfiguration de l'hétéronormativité que l'on appréhende aujourd'hui comme fondant nos conceptions et nos discours sur la sexualité, surtout lorsqu'on observe, par exemple, la montée des valeurs néolibérales et l'adoption massive du standard hétéronormatif dans la communauté LGB, un phénomène que l'on nomme *homonormativité* (Duggan, 2002). En tant qu'intervenant du GRIS ayant complété la formation intensive obligatoire, j'ai été confronté directement à l'ordonnement d'un certain discours sur l'homosexualité et la bisexualité. En effet, on nous encourage fortement à aborder en priorité des thématiques comme le mariage, l'homoparentalité et la relation de couple (monogame). On nous déconseille fortement d'aborder la problématique de la rigidité des catégories identitaires, autant qu'on nous déconseille d'aborder la notion du queer : elle est trop abstraite et contreviendrait à la mission du GRIS qui est de *démystifier* l'homosexualité et la bisexualité. Cette direction, imposée subtilement mais fermement dans la formation suivie par les futur.e.s bénévoles, est sous-tendue par la rhétorique de l'inclusion présentée en introduction, égalité incidemment hétéronormative puisqu'elle vise l'atteinte des *mêmes* privilèges et formes de reconnaissance que la norme hétérosexuelle, au lieu de les remettre en question et de penser des modalités plus diversifiées pour l'ensemble de la société.

Au profit d'une efficacité que Foucault qualifierait comme étant le produit d'une « économie des discours » (Foucault, 1976, p. 91), le GRIS-Montréal choisit de parier sur

la *normalisation* des sexualités LGB comme stratégie pour éradiquer l'homophobie. On commence ainsi à apercevoir comment la prolifération de ce discours peut ressembler davantage au jeu d'un contrôle qu'à un croissant enrichissement : c'est en faisant entrer ces sexualités dans la même norme que celle de la personne hétérosexuelle et homophobe que cette dernière, se reconnaissant dans cet Autre, lui accordera respect. Toute une génération de théoricien. ne. s queers doivent à Foucault cette remise en question de la quête de vérité sur le sexe, celle-là même que le GRIS semble poursuivre à tout prix jusque dans le langage qu'il utilise pour se définir : le mot *démystifier* ne pointe-t-il pas vers le dévoilement de la vérité³ ? L'approche foucauldienne me pousse à observer d'un œil critique la recherche et le rétablissement d'une forme de vérité par le GRIS-Montréal sur les sexualités LGB, dans la mesure où je m'intéresse aux normes engendrées par le pouvoir que ce rétablissement convoite inévitablement. De la même manière, en tant qu'intervenant au sein du GRIS, mon discours lors des interventions produira lui aussi, potentiellement, une norme, face à laquelle je reste vigilant : même si mon objectif de recherche me place dans une position critique par rapport à une certaine considération de la normativité au GRIS, cela ne me permet pas de m'extraire des réflexions ci-haut concernant les effets potentiellement régulateurs de tout discours sur la sexualité. C'est aussi pour observer ma propre normativité que je m'adonne à l'autoethnographie et à la réflexivité critique qu'elle requiert.

Récits sexuels et interaction : l'approche de Ken Plummer

Il est important de bien saisir à quel point la notion de mise en récit de la sexualité (Plummer, 1995) est au cœur du travail accompli par le GRIS-Montréal. Les formateurs insistent particulièrement sur ce point auprès des nouveaux intervenants, nous rappelant sans relâche l'importance de toujours recentrer nos réponses sur l'expérience vécue et de nous raconter sans ambages. Derrière l'apparente simplicité de cette stratégie discursive (recourir au vécu est plus efficace avec les jeunes que d'évoquer des idées abstraites) se cache encore la recherche d'une vérité, ici irréductiblement liée au témoignage du soi sexuel. Plummer, se plaçant d'une certaine manière à la suite de Foucault à propos de l'injonction au discours sur la sexualité qui caractérise notre société, mobilise la pensée interactionniste au travers d'une considération de l'interaction comme élément central de la production de récits de soi. Je m'intéresse à la production d'un récit sexuel « vrai » émergent d'un processus conjoint, non individuel (les questions posées par les élèves, les réponses que j'y fais ainsi que celles de ma co-intervenante). Cette approche apparaît donc incontournable dans la mesure où la coconstruction du sens social, soit l'interaction entre les individus, y est appliquée à la notion de mise en récit de la sexualité (*sexual storytelling*), caractérisée comme une action conjointe (*joint action*), selon les mots du sociologue Herbert Blumer, grand penseur de l'interactionnisme symbolique, et point d'attache de Plummer pour élaborer

sa pensée sur les récits sexuels : « Here, social life may be viewed as a vast web of joint actions, of which storytelling is a part. Society is constituted through a ceaseless stream of interacting people [...], and sexual stories in all their forms are part of this » (Plummer, 1995, p. 105).

Selon Plummer, donc, une intervention du GRIS-Montréal serait une interaction dont émergent des récits, et ce phénomène est un moment de coconstruction du sens social. Les histoires que je raconte émergent d'un contexte de travail communautaire et pédagogique, et leur énonciation a une visée pragmatique directe : celle de contrer l'oppression homophobe par la déconstruction des préjugés homophobes. L'action de me raconter n'est donc pas « pure » : elle est sous-tendue par une autre action, celle d'éduquer et de sensibiliser. Il n'en reste pas moins que les modalités qui encadrent la construction narrative de l'identité sont régies par un ensemble de normes, surtout lorsqu'il s'agit de sexualité. Le sociologue donne l'exemple du récit typique du *coming out* afin d'illustrer la manière dont nos récits de soi sont en quelque sorte déjà orientés.

Effectivement, la pratique du *coming out*, phénomène constitué en grande partie dans le langage psychologique clinique (Rasmussen, 2004), est davantage qu'une histoire de libération personnelle : elle est aussi devenue garante d'une existence et d'une agentivité sociales dans la mesure où le « vrai » soi n'existe que dans l'identité post-*coming out* : « This approach to coming out also perpetuates a narrativization of gay and lesbian life where people are constructed as having no agency in the adoption of their sexuality [...] » (Rasmussen, 2004, p. 146). Cette pratique, que l'on doit aussi appréhender en tant que pression de détermination/catégorisation, s'est donc instituée en tant que norme, aujourd'hui adoptée, célébrée et revendiquée au sein du discours dominant anti-homophobie, comme le démontre par exemple la campagne *It Gets Better* (www.itgetsbetter.com)⁴. Je tiens ici à préciser que la naturalisation de la pratique du *coming out*, élément phare de ce que je nomme discours dominant anti-homophobie, est une norme qui émerge de l'expérience identitaire de sujets blancs, libéraux, de classe moyenne et socialement mobiles.

Les courants critiques *black queer studies* ainsi que *queer of colour studies* ont largement critiqué non seulement la blancheur inhérente à l'injonction au *coming out*, mais également la manière dont cette injonction prive de leur agentivité les sujets noirs ou de couleur dont l'expérience identitaire, à l'intersection de la race, de l'orientation sexuelle et de la classe, ne s'aligne pas avec les murs étroits et bien définis du placard : « [...] (white) queer theory and history are beset by what I call 'claustrophilia', a fixation on the closet function as the grounding principle for sexual experience, knowledge, and politics, and that this claustrophilic fixation effectively diminishes and disables the full engagement with potential insights from race theory and class analysis » (Ross, 2005, p. 162).

Dans ce contexte, il est intéressant de mentionner le fait que le GRIS refuse les intervenantes et intervenants qui ne seraient pas complètement *out* (famille, ami.e.s, travail), niant ainsi la richesse des expériences identitaires que ces personnes possèdent assurément. De plus, puisqu'il y a davantage de probabilités que des personnes n'ayant pas fait un *coming out* en bonne et due forme ne soient pas des personnes blanches (Rasmussen, 2004), le message qu'envoie le GRIS avec cette directive est problématique. Je mets de l'avant ces réflexions afin de bien garder en tête que le but premier d'une pédagogie queer n'est pas seulement la lutte contre l'homophobie, mais bien l'établissement d'une pédagogie anti-oppressive qui dépasse des considérations cloîtrées.⁵

Face à une classe, le GRIS cherche à accomplir ce que Foucault décrit quand il nomme ce moment de la *personnification* de l'homosexuel (Foucault, 1976, p. 59). Ce moment est analogue au geste du GRIS qui cherche, dans sa pratique anti-homophobie basée sur le récit du vécu de l'intervenant.e, à faire d'une idée (souvent négative) une personne/histoire (positive dans son témoignage). La théorie queer permet de penser au-delà de ce geste : pourquoi, au lieu de procéder à la reconduite des catégories de désir (et de langage) en les emplissant d'une « vérité » dont est seul garant son statut de récit personnel, ne pas, jusque dans le langage – ou plutôt, le refus d'un certain langage – tenter de les défaire ? C'est pourquoi mon expérience d'intervention avec le GRIS, phénomène de communication résolument ancré dans la matérialité d'un langage agissant, est l'objet idéal pour une problématisation queer qui doit absolument venir à la rencontre du quotidien ; l'approche autoethnographique, qui fait de moi l'objet même de l'analyse, permet de matérialiser cette problématisation, de l'ancrer dans une pratique critique réflexive.

Le travail de Plummer est donc très riche pour appréhender avec subtilité les tenants normatifs d'un discours socialement perçu comme positif. Il nous permet de penser la manière dont l'injonction au discours sur l'(homo) sexualité menée par le GRIS, même si elle concerne des récits personnels, n'existe pas hors d'un champ (hétéro) normatif qu'il faut remettre en question.

***Regards queers sur l'hétéro/homonormativité :
quelle utilité pour un langage d'intervention anti-homophobie ?***

La théorie queer est un outil pertinent pour le travail d'une pensée critique en rupture avec l'hétéronormativité : c'est sa raison d'être. Si certain.e.s qualifieront d'abstrait le travail de déconstruction des catégories, le choix de les réaffirmer ou pas devant quelques adolescent.e.s dans le cadre d'une intervention du GRIS est on ne peut plus tangible, et directement lié à ce travail.

Les dernières années ont vu survenir des gains substantiels en termes de droits des personnes LGB dans une perspective d'égalité avec les personnes hétérosexuelles.

L'égalité comme objectif politique, bien que positivement perçue en général, est l'objet d'une critique systémique queer adressée au problème de l'*hétéronormativité* : les avancées égalitaires, en considérant l'hétérosexualité comme norme, ont un potentiel de *normalisation* (Butler, 2004 ; Duggan, 2002 ; Warner, 1999) des personnes LGBTQ, dans la mesure où elles produisent un modèle d'acceptabilité ou d'intégration fondé sur l'alignement avec cette norme (mariage, monogamie, famille nucléaire). Afin de repérer ces notions dans un contexte thématique actuel, mettant en relation les articulations communication/discours et normes/pouvoir à propos de la sexualité et de l'identité, il est intéressant de se pencher sur le cas du GRIS, qui articule son discours d'intervention selon des modalités hétéronormatives : identification stricte comme gai/lesbienne/bisexuel.le, âge du *coming out*, en couple ou pas, désir d'enfant.

Foucault, comme on l'a vu plus haut, se demande si l'injonction contemporaine au discours sur la sexualité n'est pas toujours, d'une certaine manière, une stratégie de renforcement hétéronormative. Comment, à partir de ce postulat, qualifier le discours anti-homophobie de l'organisme ? Quelles normes y sont perpétuées ? Quelles tensions existent entre le discours critique queer et le discours anti-homophobie dominant⁶ ? Comment négocier cette tension en tant qu'intervenant qui est aussi chercheur queer ?

L'énonciation par Viviane Namaste d'une théorie sociologique poststructuraliste queer nous propose d'abandonner cette structure où les identités gaies, lesbiennes et bisexuelles ne sont définies qu'en opposition à une hétérosexualité naturelle, puisque cela crée par défaut un modèle de déviance. Les sexualités LGBTQ y sont donc *hétérocentrées*, dans la mesure où elles sont ontologiquement complémentaires (satellites) à l'hétérosexualité (Namaste, 1994, p. 222). En positionnant sa représentation des sexualités LGBTQ autour de normes inhérentes à l'hétérosexualité, comme dans *Modèles recherchés* par exemple, le GRIS participe indéniablement à cette structuration, et réaffirme en un sens la primauté de modèle hétéro : « [...] the ways in which heterosexuality reproduces itself – whether through patrilineal kinship arrangements or ideological discourse advocating the primacy of the nuclear family » (Namaste, 1994, p. 227). C'est cette répétition des motifs de l'hétérosexualité à laquelle nous tentons de trouver une solution tangible, comme le requiert le travail pédagogique qui est inévitablement celui du GRIS.

Les normes dont je parle ne sont pas des entités étrangères ; elles existent dans le tissu social et sont imbriquées dans des discours plus larges, dans des rhétoriques globales que tente de démanteler la théorie queer. Selon Jack Halberstam, le récit du *succès* est l'une de ces rhétoriques (Halberstam, 2011). En effet, l'identité LGBTQ positive, que le GRIS articule autour de certaines normes, est en quelque sorte sous-tendue par une idée du succès de l'identité : on le remarque clairement lorsque l'on considère par exemple la représentation du *coming out* comme une forme de réussite identitaire, dont la contrepartie est une identité « en échec », défaite de son agentivité. Halberstam nous offre une vision de la rhétorique du succès qui est essentielle à notre réflexion sur le

discours du GRIS. Il y intègre des modalités normatives que le « succès identitaire » rend accessibles : « I argue that success in a heteronormative, capitalist society equates too easily to specific forms of reproductive maturity... » (Halberstam, 2011, p. 2). En reliant cette forme de succès, atteignable seulement après le *coming out*, à certaines normes (*reproductive maturity* = mariage et famille), en exigeant de ses bénévoles que le point de départ du récit soit toujours l'âge du *coming out*, le GRIS s'inscrit dans ce discours du succès identitaire exclusif et conditionnel.

Le propos queer de Lisa Duggan, quant à lui, nous rappelle d'une certaine manière que le travail de déconstruction des catégories hétérocentrées est obligatoirement lié à une mise en cause du modèle hétéronormatif. L'absence de ce geste, qu'elle critique, est qualifiée d'*homonormativité* : « a politics that does not contest dominant heteronormative assumptions and institutions, but upholds and sustains them, while promising the possibility of a demobilized gay constituency and a privatized, depoliticized gay culture anchored in domesticity and consumption » (Duggan, 2002, p. 179). Il y a là une accusation sévère envers les discours qui n'accomplissent pas cette contestation, dont le GRIS fait partie dans la mesure où son langage d'intervention est apolitique, tel que discuté au début du texte, et vise l'inclusion et l'atteinte d'une *normalité* alignée avec le modèle hétéro.

Cela dit, une critique queer de l'hétéronormativité dans le discours de l'organisme doit être nuancée : reconnaître la tendance que je viens de décrire n'a pas comme objectif le discrédit individuel des personnes qui s'impliquent avec le GRIS ou des personnes dont les modes affectifs et sociaux témoignent d'un investissement dans une ou plusieurs formes de relations dites normatives : « For subjects frequently marginalized or excluded from its fold, “family” carries a tremendous allure of love and belonging—even as heteronormative political, legal, and theoretical discourses circumscribe kinship to normative, exclusive, and universalizing structures and composition » (Pidduck, 2009, p. 441). Plutôt, il s'agit donc de caractériser les tenants discursifs du langage anti-homophobie dominant afin, dans une considération des exclusions produites par son application, d'élargir et de subvertir tant sa gamme d'effets que le terrain sur lequel il influe. L'idéal queer ne devrait pas être, par exemple, le rejet catégorique de l'hétéronormativité – plutôt, ce serait la diversification des formes sociales que l'on qualifie de famille, et auxquelles on accorde reconnaissance et respect, qui devrait être l'objectif premier. Dans ce contexte, la mobilisation de la théorie queer ne doit pas tomber dans un discours systématique de condamnation devant l'apparente normativité de certains modèles, parfois inévitables pour pouvoir faire l'expérience de la vie sociale.

Eve K. Sedgwick, qui nous a offert avec *Epistemology of the closet* (1990) l'une des premières réflexions importantes de la théorie queer et l'une des plus brillantes formulations du travail intellectuel de déconstruction de l'homophobie, propose, dans un ouvrage plus récent, une stratégie qui permet de mobiliser non seulement les

représentations des sexualités LGB et des normes qui les sous-tendent, mais aussi les *affects* qui y sont irrémédiablement liés. Dans *Touching feeling : Affect, Pedagogy, Performativity* (2003), l'auteure tente de nous mettre en garde contre ce qu'elle nomme des lectures paranoïaques (de la réalité comme *texte*) dans le travail contre l'homophobie, c'est-à-dire, ce danger d'appréhender toute la réalité sociale comme une circonstance menaçante pour les personnes LGB : « Given that paranoia seems to have a peculiarly intimate relation to the phobic dynamics around homosexuality, then, it may have been structurally inevitable that the reading practices that became most available and fruitful in anti-homophobic work would often in turn have been paranoid ones » (Sedgwick, 2003, p. 127).

Une lecture queer des normes présentes dans le discours du GRIS peut susciter une forme de paranoïa quant à ces dernières, posture à partir de laquelle il devient ardu de conjuguer une foule d'affects du quotidien – appartenance, parentalité, familiarité, soin – qui sont pourtant essentiels à l'élaboration d'un travail contre l'homophobie que je conçois comme devant favoriser l'émergence d'une réelle diversité affective. Les lectures réparatrices, que Sedgwick propose comme stratégie contre la paranoïa, font partie d'une éthique affective dont il faut absolument se doter : « [...] it is not only important but *possible* to find ways of attending to such reparative motives and positionalities. [...] What we can best learn from such practices are, perhaps, the many ways self and communities succeed in extracting sustenance from the objects of a culture – even of a culture whose avowed desire has often been not to sustain them » (Sedgwick, 2003, p. 150).

Une telle lecture pourrait prendre la forme d'une narration qui dépasse l'inquiétude devant l'homophobie pour aborder de manière plus radicale la question des normes et de la différence, comme le suggère Jen Gilbert dans *Sexuality in School : The Limits of Education* (Gilbert, 2014) :

[...] we argue that antihomophobia education has relied on consciousness raising as the dominant mode of narrative and model of learning, but that 'the very ways consciousness-raising occurs – its attempts to offer knowledge of difference, its interest in stories of subjection and overcoming – may repress more radical qualities of narratives of social difference. Encountering these radical qualities requires a strategy of representation that exceeds what we call 'the time of difficulty', when worries over homophobia structure pedagogical responses (Gilbert, 2014, p. 81).

Le riche apport de la critique queer aux phénomènes de communication liés au travail contre l'homophobie est donc indéniable, tout comme l'est l'importance de sa mobilisation nuancée, afin de tenir compte des réalités sociales affectives allant au-delà de textualités homo/hétéronormatives.

Intimité et pédagogie dans le travail du GRIS : normes affectives ?

L'intimité est soutenue par une forme de partage narratif (Berlant, 1998) ; elle suppose, sinon le partage durable d'une histoire commune, l'événement d'une histoire partagée. L'idée d'*événement intime* telle qu'invoquée ici doit être entendue comme l'occurrence temporaire d'un partage de *récit sexuel* (Plummer, 1995) dont les modalités constitutives immédiates sont aussi spatiales (la salle de classe) que temporelles (une intervention ponctuelle limitée dans le temps). Le GRIS, par son mode d'intervention, compte sur la génération de tels événements afin de poursuivre sa mission. L'*événement intime* que constitue une intervention du GRIS dépend à la fois de la salle de classe comme *espace* – celui de l'apprentissage, de la socialisation, mais aussi l'espace phénoménologique de la sexualité (Ahmed, 2006) – et du récit intime comme occurrence dont l'impermanence même conditionne l'établissement d'une intimité entre l'intervenant.e et les élèves : les histoires intimes, racontées en classe après quelques minutes seulement d'intervention, font partie de celles que l'on raconte généralement aux personnes les plus proches de nous. Le GRIS n'échappe évidemment pas à l'alignement normatif auquel est contrainte la sexualité, comme on l'a vu plus haut. Alors même que l'organisme tente de légitimer des sexualités encore marginalisées, il ordonne le discours d'intervention de manière à normaliser les récits de ses bénévoles. Cela s'observe tant au niveau de la performance corporelle du récit – ne jamais regarder un.e élève dans les yeux, toujours balayer la classe du regard, ne jamais regarder au sol – que de l'engagement discursif – le GRIS insiste, par exemple, sur l'importance de ne pas poser de questions aux élèves, et de ne pas entrer en discussion. Alors que dans la section précédente nous étions en quelque sorte dans un régime normatif de la représentation identitaire, on se retrouve ici face à un régime normatif de l'expression.

Il semble effectivement y avoir une forme de contradiction entre la *demande intime* que le GRIS fait à ses bénévoles et la distance exigée par l'organisme entre élèves et intervenant.e.s. Cela suggère, de la part de l'organisme, une volonté plus normalisatrice que pédagogique, puisque les intervenant.e.s sont encouragé.e.s à se présenter intimement derrière une façade de *normalité* qui ne doit pas être franchie : « Critics identify this demand [...] with assimilationist politics. Such a strategy, according to its critics, looks to expand the definition of normal to include lesbians and gays, rather than attacking and undermining the very process by which (some) subjects become normalized and others marginalized » (Luhmann, 1998). On se retrouve donc dans un mouvement de présentation éducative à sens unique, plutôt que dans une dynamique pédagogique qui inclurait davantage d'échange et de mutualité, ainsi qu'un travail d'éveil critique : « Common to what has been referred to as radical or critical approaches to pedagogy is the desire to intervene in the reproduction of power dynamics and to make education part of a process of political empowerment and liberation of students » (Luhmann, 1998). Dans ce contexte, la sensibilité pédagogique queer qui informe la

manière dont je souhaite mener mon travail d'intervention s'inscrit dans une considération critique des normes qui structurent la reconnaissance (ou non-reconnaissance) de certaines formes d'identifications et d'expériences sexuelles, ainsi que certaines formes de luttes contre l'homophobie. J'ai choisi l'autoethnographie afin d'observer ce qui peut résulter d'une expérience d'intervention cadrée par le GRIS alors que je l'aborde avec ces sensibilités critiques. Je m'inscris donc à la suite des travaux sur la pédagogie queer de Susanne Luhmann, citée précédemment, ainsi que ceux de Mary Bryson et Suzanne de Castell. Ces dernières, dans leur article séminal *Queer Pedagogy: Praxis Makes Im/Perfect* (Bryson et de Castell, 1993) décrivent le foisonnement caractéristique qui sous-tend une approche pédagogique queer que je souhaite aujourd'hui prolonger : « This kind of transformative work [...] within which we attempt to engage simultaneously with issues of sexuality, identity, difference, agency, voice, and pedagogy » (Bryson et de Castell, 1993, p. 288). Dans le même esprit, les propos de Kevin K. Kumashiro sur l'éducation anti-oppressive sont indéniablement liés à ma conception d'une pédagogie queer : « Anti-oppressive education, then, needs to involve oversoming this resistance to change and learning, instead, to desire change, to desire difference » (Kumashiro, 2000, p.43).

Problématique et questions ciblées

À la lumière de ces considérations théoriques articulées autour d'une problématisation queer du discours dominant anti-homophobie, la problématique qui se dégage concerne autant les exclusions normatives perpétuées par le discours du GRIS que la question de la possibilité d'une approche pédagogique critique au lieu du récit intime éducatif et normalisant que l'organisme met de l'avant. Cette problématique est en quelque sorte générative de la tension inhérente à mon travail d'intervenant qui, je l'espère, pourra faire émerger une base d'expérience ainsi que des pistes de réflexion concernant une approche anti-homophobie antinormative et axée sur un éveil critique qui dépasse l'inclusion. J'espère que la méthode autoethnographique me permettra de saisir, dans une réflexion sur mon expérience, des traces menant vers une telle approche.

Deux larges questions prennent donc forme :

1) Comment résoudre, dans une pratique d'intervention basée sur le récit de soi, le problème des normes dans le discours anti-homophobie du GRIS (hétéro/homonormativité et normalisation du *coming out*) de manière à favoriser non pas un rejet radical de ces formes sociales de filiation, d'identification et d'expérience, mais bien l'émergence et la reconnaissance d'une plus grande variété de ces formes, afin de faire du discours anti-homophobie un outil axé plutôt sur le respect et la valorisation des différences que sur la production d'une égalité hétéronormative ?

2) Comment appréhender les liens unissant intimité et pédagogie queer dans le contexte du GRIS, afin que mon expérience de chercheur queer en cours d'autoethnographie, en tension avec mon expérience d'intervenant, puisse être le site d'une remise en question de la pratique de présentation du récit intime *normalisant* comme meilleure stratégie de lutte anti-homophobie, au profit d'une approche critique éveillant à une forme de politisation qui dépasse l'inclusion ?

Évidemment, je ne prétends pas, au bout de ma recherche, répondre à ces questions complètement. Il serait impossible que ma courte expérience me permette de « résoudre le problème des normes dans le discours anti-homophobie » ou bien d'élaborer une nouvelle approche pédagogique concernant la sexualité et l'identité. L'objectif ici n'est pas d'offrir réponse ou solution à ces questions ; plutôt, il s'agit d'observer ce qui émergera de mon expérience d'intervention avec le GRIS alors que je porte en moi ces questionnements, qui dépassent largement mon expérience, mais qui néanmoins l'orientent. Les objectifs qui sont contenus dans mes questionnements ne sont pas des destinations à atteindre dans mon travail immédiat. Ils représentent en quelque sorte une forme une direction à prendre, un potentiel à incarner dans un travail communautaire. Avec l'autoethnographie, il est ensuite possible d'observer quelles sont les manifestations concrètes, si minimales soient-elles, de ce potentiel queer dans mon travail d'intervention avec le GRIS. C'est là une des caractéristiques de cette méthode de recherche : la réflexivité critique qu'elle commande peut occasionner des bouleversements épistémologiques qui nous mènent vers des endroits que les questionnements de base ne préfiguraient pas (Luvaas, 2017). Mes questions de recherche sont donc, surtout, un point de départ.

C'est pour cette raison que j'ai choisi une méthodologie autoethnographique plutôt qu'une analyse du discours du GRIS, par exemple. Je ne souhaite pas produire une description du travail du GRIS à partir de ma position d'universitaire ; mon objectif est de faire le travail élaboré par l'organisme, mais en me laissant guider par les présupposés critiques contenus dans les questionnements ci-haut. Je suis, finalement, plus intéressé par l'imprévisibilité de mon implication avec l'organisme et par les manifestations potentielles des tensions qui nous polarisent que par la production d'un commentaire les concernant. C'est en toute humilité que j'entrevois mon travail avec le GRIS comme une épreuve et une expérimentation personnelles qui, je l'espère, pourront offrir de réelles pistes de réflexion.

Autoethnographie queer en intervention : une méthodologie qualitative négociée en tension

Entre mes deux positions, celles d'intervenant du GRIS et de chercheur et critique queer en cours d'autoethnographie, je trouve une formidable occasion de mettre en dialogue l'abstraction discursive queer, dans le champ des études de la communication, de la

sociologie et de la pédagogie, avec les besoins concrets d'une action communautaire visant une clientèle adolescente. En effet, le *modus operandi* du GRIS, où je réponds aux questions en classe, permet d'inverser les rôles, me transformant en sujet, et les élèves en chercheurs : « researcher as subject » (Ellis et Bochner, 2000). Que soulèveront leurs questions ? Quelles réponses y ferais-je ? Comment ces réponses, données dans l'immédiateté et dans l'entrelacement d'une foule d'affects ponctuels, seront-elles (ou non) le prolongement de la réflexion critique qui nourrit ce projet ? Cette structure d'interaction permet d'appliquer une méthodologie autoethnographique axée sur ma performance discursive lors des interventions. Puisque la nature de l'action du GRIS exige que je m'adonne au récit interactif de certains aspects de ma sexualité, et donc à la réflexivité que commande cette énonciation, une forme particulière de l'autoethnographie réflexive⁷ peut s'appliquer, soit celle des récits personnels (*personal narratives*). Cette forme met en jeu une double identité – soi académique et soi personnel – (Ellis et Bochner, 2000, p. 740), qui me permet de problématiser ma position en tant qu'intervenant.

J'ai choisi d'adopter une méthodologie autoethnographique afin de me forcer à observer non pas des objets extérieurs sur lesquels je plaquerais des concepts ou des pratiques, mais bien mes propres actes, dans leur navigation entre ces concepts et pratiques. L'idée d'interaction, bien qu'elle soit centrale à l'activité d'intervention du GRIS, n'est pas le centre de mon travail. Elle le nourrit certes, mais mon approche n'est pas purement interactionniste parce que m'intéresse moins à la coconstruction du sens (avec les élèves et ma co-intervenante) qu'à la nature tendue et polarisée de mon expérience, entre académie et travail communautaire, entre discours dominant anti-homophobie et queer, ainsi qu'aux potentialités qu'a cette tension de générer un autre discours anti-homophobie. Il ne faut pas oublier non plus que l'interaction telle que préconisée par le GRIS est fortement balisée, tant par l'impossibilité d'entrer en discussion avec les élèves que par la nature fortement orientée du récit à deux qui se construit avec ma co-intervenante. Dans ce contexte, il apparaît que l'autoethnographie est la méthodologie la plus riche en termes de possibilités réflexives et critiques.

Lors de la formation intensive pour les futurs intervenant.e.s du GRIS, où l'on simule des interventions en classe, j'ai expérimenté une profonde tension entre le type de récit que je voudrais idéalement construire et celui que je dois construire pour me conformer aux exigences du GRIS. Si la tâche de faire émerger un langage d'intervention anti-homophobie plus divers et critique⁸ est colossale, l'observation et l'analyse, dans une pleine considération de leur caractère profondément négocié, des récits que je construirai et des stratégies discursives dont je pourrai ensuite déduire la formation, permettent quant à elles de tendre vers cette émergence.

Afin de rédiger mon mémoire sur la base d'un récit détaillé de mes interventions, je procéderai, immédiatement après chacune d'entre elles, à un enregistrement audio où je relaterai au meilleur de mon (récent) souvenir le déroulement de l'intervention. Je

relèverai les questions saillantes, les réponses offertes, les propos de ma co-intervenante s'il est pertinent de les recueillir ; je réfléchirai à haute voix sur mon expérience des normes discursives telles que je perçois que le GRIS les impose, ainsi que sur ma manière de négocier avec elles, de porter avec intégrité mes réflexions, mais aussi ma capacité à ne pas chercher la stabilité dans la production du savoir et accepter une part d'imprévisibilité et de non-contrôle dans le déroulement et les résultats de mon expérience. C'est pourquoi je choisis d'appréhender mon travail d'intervention comme une performance : en me posant la question – *que* performerai-je ? *Qu'*ai-je performé ? – , je m'oblige à localiser mon discours par rapport aux contextes normatifs identifiés précédemment.

Queering ethnography requires a methodology that pays attention to the performativity of a self which is gendered, sex, sexualised, classed and generational in the research process. It demands that the ethnographer work from an honest sense of oneself that is open and reflexive, rather than holding on to a sense of self which provides an ontologically stable place from which to enter into the fieldwork and subsequently come back to (Rooke, 2010, p. 35).

Ma volonté pédagogique de subversion peut-elle éclipser l'expérience affective de l'intervention en classe, dont les modalités prescrites par le GRIS favorisent la normalisation ainsi qu'une négociation souvent menée au profit de l'intelligibilité davantage que la critique ? J'entends donc être à l'écoute des affects qui se manifesteront dans mon expérience, puisqu'ils font partie de l'engagement qui rend possible la recherche que je veux mener : « Qualitative social research is filled with interpersonal encounters, haptic human connections, closeness, understanding and interpersonal engagement. The affective process of gathering ethnographic 'data' depends on sensory involvement which, in an attempt to convey and make some sense of embodied experience, takes emotions seriously » (Rooke, 2010, p. 31).

Avant la rédaction, je ferai le verbatim de mes enregistrements, afin de relever des répétitions, l'émergence de réponses à des questions spécifiques, une forme de structure discursive et narrative qui serait le fruit de ma pratique critique avec le GRIS. J'espère que ce retour sur ma performance sera en mesure d'éclairer les intersections multiples entre les questions de normativité, de pédagogie, d'affect, d'intimité, de sexualité et d'identité qui habitent toutes ma problématisation du travail d'intervention avec le GRIS-Montréal.

Le choix d'une méthodologie autoethnographique queer est une manière productive d'aborder le problème des normes dans un espace comme celui du travail communautaire, ancré dans le quotidien et la vie sociale, qui se retrouve souvent mal appréhendé par les réalités académiques ou institutionnelles : « [...] autoethnography as a queer research method, [...] not only works against canonical methodological traditions and 'disciplining, normalizing, social forces' (Seidman 1993 : 133) but also one that

satisfies the call and need to provide a pragmatic, accessible way of representing research, a way that devotes itself with ‘grounded, everyday life’ (Plummer, 2003 : 522) » (Holman Jones et Adams, 2010, p. 197).

Conclusion

L’objectif de cette projection était d’opérer une problématisation de base articulée autour du discours anti-homophobie du GRIS-Montréal. Plus particulièrement, j’ai porté attention à deux formes de normativités qui existent en son sein, soit le cadre hétéro/homonormatif du discours de l’organisme ainsi que la présence d’une forme de normativité relative à l’aspect intime et affectif d’un geste qui semble plutôt (re) présentationnel que pédagogique. À partir de la pensée de Foucault sur le lien entre discours et pouvoir, il est possible de bien saisir les termes dans lesquels tout discours dominant, peu importe le niveau d’acceptabilité dont il jouit et le positivisme qui le caractérise, doit être appréhendé comme normatif. Le travail du GRIS est important et je veux le soutenir ; c’est pourquoi je le remets en question. Le type d’intervention effectuée par le GRIS, dont l’interaction et le récit sont les piliers, est pertinemment appréhendé à l’aide du discours sociosexuel de Ken Plummer. Ce dernier, soulignant le fait que de l’interaction émerge le sens social (coconstruit), nous permet de voir toute l’importance du travail de l’organisme vers un changement social : c’est précisément parce qu’il fait un travail matériel (et effectif) de changement des mentalités qu’il faut remettre en cause les normes qu’il perpétue.

La théorie queer à propos des normes et des discours sur la sexualité, dans une application critique mais nuancée, est un outil productif non seulement pour situer et reconnaître certaines structures normatives, mais aussi, comme nous le rappelle Sedgwick, pour « lire » le monde social de manière à « réparer » les séquelles liées à une forme de paranoïa associée au rejet des normes. La force de transformation qui doit résulter de ce travail ne peut se passer d’une approche pédagogique reposant tant sur une considération radicale des systèmes normatifs que sur une pratique affective et intime allant au-delà de la monstration d’une certaine *normalité*. Quant au travail délicat de la mobilisation productive de ces théories au fil d’une expérience d’intervention continue avec le GRIS-Montréal, l’analyse réflexive que commande le type d’autoethnographie que j’ai choisi de privilégier me permettra, sinon une manière inédite de poursuivre le travail du GRIS, la possibilité d’analyser la tension mise en jeu dans mes récits, et par là, de penser l’élaboration d’un langage pédagogique critique antinormatif tant à propos des identités LGB que de l’affect et la sexualité.

Notes

¹ La production de ce travail dirigé m'a permis de formuler une certaine critique par rapport à la présence de motifs hétéronormatifs (centralité du modèle familial nucléaire, monogamie, mariage, homoparentalité) dans l'ouvrage *Modèles recherchés*. Comme les témoignages contenus dans le livre proviennent de bénévoles du GRIS et représentent assez fidèlement le genre d'histoires qu'elles racontent en classe, il est clair que ces motifs sont inévitablement diffusés par l'action du GRIS. De ce fait, j'aborde mon autoethnographie avec ce présupposé critique.

² Le concept de *démystification* est omniprésent dans l'identité discursive du GRIS. Voir <http://www.gris.ca/notre-organisme/>

³ Encore une fois, voir le site web. Par exemple : « Le GRIS-Montréal [...] est un organisme communautaire à but non lucratif qui démystifie l'homosexualité et la bisexualité par la méthode du témoignage. » (<http://www.gris.ca/notre-organisme/>)

⁴ Le mouvement *It Gets Better* est une campagne américaine visant à inspirer les jeunes LGB à faire leur sortie du placard en présentant des témoignages (souvent filmés) de personnes LGB *out* portant un message d'espoir quant à l'avenir et aux promesses d'une vie adulte « libérée ». Voir Jen Gilbert, 2014, p. 45-62.

⁵ Depuis la publication du mémoire dont le projet est ici exposé, le GRIS a retiré cette directive. La mention du *coming out* n'est dorénavant plus obligatoire ni lors des interventions, ni comme condition pour devenir intervenant.e.

⁶ Le discours dominant anti-homophobie est lié au mouvement LGBT, instance aux contours flous représentant un militantisme axé sur l'inclusion et l'égalité de droit pour les personnes LGB, ainsi qu'une insistance sur la visibilité comme priorité absolue et premier vecteur de progrès (Snider, 1996). Les *gay and lesbian studies* sont en quelque sorte le pendant académique de ce mouvement et s'orientent, d'un point de vue politique et philosophique, de manière analogue au mouvement LGB (Seidman, 1994, 2006). La théorie *queer*, à l'opposé, cherche à subvertir l'orientation politique et philosophique de l'inclusion et de l'égalité en se positionnant comme foncièrement antinormative, surtout en ce qui a trait aux structures institutionnelles et à la question des catégories identitaires, qu'elle rejette (Seidman, 1994, 2006).

⁷ « In reflexive ethnographies, the researcher's personal experience becomes important primarily in how it illuminates the culture under study » (Ellis et Bochner, 2000, p. 740).

⁸ J'entends par là : anti-homophobe, antitransphobe, antisexiste, antiraciste, antipatriarcal, anti-hétéro/homonormatif, anticapacitiste, anticlassiste, féministe et décolonial.

Ouvrages cités

- AHMED, Sara. (2006). *Queer Phenomenology*. Duke University Press.
- . (2012). Queer Feelings. Dans Annamarie Jagose et Donald E. Hall (dir.), *Routledge Queer Studies Reader* (p. 423-437). Routledge.
- BERLANT, Lauren. (1998). Intimacy: A Special Issue. *Critical Inquiry*, vol. 24, n° 2, p. 281-288.
- BROWNE, Kath et Catherine J. NASH. (2010). Queer Methods and Methodologies: An Introduction. Dans Kath Browne et Catherine J. Nash (dir.), *Queer Methods and Methodologies: Intersecting Queer Theories and Social Science Research* (p. 1-24). Ashgate.
- BRYSON, Mary et Suzanne DE CASTELL. (1993). Queer Pedagogy: Praxis Makes Im/Perfect. *Revue canadienne de l'éducation*, vol. 18, n° 3, p. 285-305.
- BUTLER, Judith. (2004). *Undoing Gender*. Routledge.
- BUTZ, David et Kathryn BESIO. (2009). Autoethnography. *Geography Compass*, vol. 3, n° 5, p. 1660-1674.
- CHAMBERLAND, Line, Gilbert ÉMOND, Danielle JULIEN, Joanne OTIS et Bill RYAN. (2010). L'homophobie à l'école secondaire au Québec. Portrait de la situation, impacts et pistes de solution. Rapport final de recherche. Université du Québec à Montréal.
- CHAMBERLAND, Line, Gabrielle RICHARD et Michaël BERNIER. (2013). Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec. *Recherches & Éducatives*, n° 8, p. 99-114.
- DUGGAN, Lisa. (2002). The New Homonormativity: The Sexual Politics of Neoliberalism. Dans Russ Castronovo et Dana D. Nelson (dir.), *Materializing Democracy: Toward a Revitalized Cultural Politics*. Duke University Press.
- ELLIS, Carolyn et Art P. BOCHNER. (2000). Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity: Researcher as Subject. Dans Norman K. Denzin et Yvonna S. Lincoln (dir.), *Handbook of Qualitative Research* (2e éd., p. 733-768). Sage Publications.
- FOUCAULT, Michel. (1971). *L'ordre du discours*. Gallimard.
- . (1976). *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Gallimard.
- GILBERT, Jen. (2014). *Sexuality in School: The Limits of Education*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- HALBERSTAM, Jack. (2003). Reflections on Queer Studies and Queer Pedagogy. *Journal of Homosexuality*, vol. 45, n° 2-4, p. 361-364.
- . (2011). *The Queer Art of Failure*. Duke University Press.
- HECKERT, Jamie. (2010). Intimacy with Strangers/Intimacy with Self: Queer Experiences of Social Research. Dans Kath Browne et Catherine J. Nash (dir.),

-
- Queer Methods and Methodologies: Intersecting Queer Theories and Social Science Research* (p. 41-54). Ashgate.
- HOLMAN JONES, Stacy et Tony E. ADAMS. (2010). Autoethnography is a Queer Method. Dans Kath Browne et Catherine J. Nash (dir.), *Queer Methods and Methodologies: Intersecting Queer Theories and Social Science Research* (p. 195-214). Ashgate.
- KUMASHIRO, Kevin K. (2000). Toward a Theory of Anti-Oppressive Education. *Review of Educational Research*, vol. 70, n° 1, p. 25-53.
- LUHMANN, Suzanne. (1998). Queering/Querying Pedagogy? Or, Pedagogy Is a Pretty Queer Thing. Dans William F. Pinar (dir.), *Queer Theory in Education* (p. 120-132). Lawrence Erlbaum Associates.
- NAMASTE, Ki. (1994). Politics of Inside/Out: Queer Theory, Poststructuralism, and a Sociological Approach to Sexuality. *Sociological Theory*, vol. 12, n° 2, p. 220-231.
- PIDDUCK, Julianne. (2009). Queer Kinship and Ambivalence: Video autoethnographies by Jean Carlomusto and Richard Fung. *GLQ: A Journal of Gay and Lesbian Studies*, vol. 15, n° 3, p. 441-468.
- PILON, Robert. (2015). *Modèles recherchés : L'homosexualité et la bisexualité racontées*. Guy Saint-Jean Éditeur.
- PLUMMER, Ken. (1995). Telling Sexual Stories in a Late Modern World. *Studies in Symbolic Interaction*, vol. 18, n° 1, p. 101-120.
- RASSMUSSEN, Mary Lou. (2004). The Problem of Coming Out. *Theory into practice*, vol. 43, n° 2, p. 144-150.
- ROOKE, Alison. (2010). Queer in the Field: On Emotions, Temporality and Performativity in Ethnography. Dans Kath Browne et Catherine J. Nash (dir.), *Queer Methods and Methodologies: Intersecting Queer Theories and Social Science Research* (p. 25-40). Ashgate.
- ROSS, Marlon B. (2005). Beyond the Closet as Raceless Paradigm. Dans E Patrick Johnson et Mae G. Henderson (dir.), *Black Queer Studies: A Critical Anthology*. Duke University Press.
- SEDCWICK, Eve K. (2003). *Touching Feeling: Affect, Pedagogy, Performativity*. Duke University Press.
- SEIDMAN, Steven. (1994). Queer Pedagogy/Queer-ing Sociology. *Critical Sociology*, vol. 20, n° 3, p. 169-176.
- . (2006). Foreword. *Journal of Homosexuality*, vol. 52, n° 1-2, p. xxxv-xxxviii.
- SNIDER, Kathryn. (1996). Race and Sexual Orientation: The Impossibility of These Intersections in Educational Policy. *Harvard Educational Review*, vol. 66, n° 2, p. 294-302.
- WARNER, Michael. (1999). *The Trouble with Normal: Sex, Politics, and the Ethics of Queer Life*. The Free Press.